

Les enfants perdus de la Commune

Thomas André

« ...La résistance est très longue à la barricade Drouot. La fusillade n'y décesse pas. (...) Enfin, deux ou trois derniers crépitements ; et presque aussitôt, nous voyons fuir la dernière bande des défenseurs de la barricade, quatre ou cinq jeunes garçons de quatorze ans, dont j'entends, l'un dire : "je rentrerai un des derniers" ! » Edmond et Jules de Goncourt, Journal., mardi 23 mai 1871 [1].

La Commune de Paris occupe une place particulière dans l'histoire des insurrections parisiennes [2]. Elle est la dernière insurrection jacobine du XIXe siècle, mais, si elle a toujours pour cadre la rue et la barricade, une catégorie d'acteurs qui est censée ne pas participer au jeu politique et social s'intègre au mouvement communaliste [3], dans des conditions qu'il convient de définir : les enfants. Une présence qui devient apparente au point de frapper les imaginations des contemporains lors de la fin du mouvement et au cours des combats de la Semaine Sanglante. Le phénomène en soi n'est pas nouveau : depuis 1830, les émeutes et les révolutions de Paris ont généré des protagonistes privilégiés, l'ouvrier en blouse ; le boutiquier ; le gamin des rues ; le garde national, qui se range tantôt du côté des insurgés, tantôt du côté de l'ordre ; l'armée et les ruraux qui rentrent dans la capitale pour écraser l'insurrection. Une scène répétitive, quasi-primitive, pourrait-on dire, qui s'est constituée sous les pinceaux de Delacroix en mythe pictural et, sous la plume de Victor Hugo en mythe littéraire [4], mythe républicain, faut-il le préciser. Sa force sera de passer très vite dans le vocabulaire et d'être repris par les littérateurs qui ont écrit sur la Commune, qu'ils fussent communards ou non. C'est au point que les témoins et les acteurs qui ont livré au public des récits de la Semaine Sanglante donnent parfois l'impression d'avoir ouvert Les Misérables juste avant de prendre la plume. Il convient de signaler que d'autres écrivains et non des moindres ont évoqué ces enfants, qui sont surtout ceux de 1848 et moins ceux de 1871. Gustave Flaubert, dans L'éducation Sentimentale a décrit avec un réalisme qui exclut toute mythification et toute béatification l'un d'entre eux qui, lors des journées de février 1848, cajole un garde national pour obtenir des capsules (des cartouches), « afin d'utiliser son fusil, une belle carabine de chasse, que lui avait donnée un monsieur » [5]. Nous le citons volontairement, car son récit est à l'antithèse de celui de Hugo ; Flaubert exclut tout sentimentalisme patriotique et affectif

pour ne retenir et mettre en évidence que la fascination pour la violence et le combat, activités réservées aux adultes qui déclenchent chez les enfants un désir de participation qui est de l'ordre du pur mimétisme. Il convient de rester très prudent sur le phénomène que nous allons aborder, cette participation des enfants, et devrait-on ajouter immédiatement, des adolescents à la Commune. La pauvreté des sources d'archives comparée à l'épaisseur des témoignages d'ordre littéraire et journalistique donnent à penser que bien des questions que l'on doit poser resteront sans doute sans réponses. De quels enfants s'agit-il ? Y a-t-il eu rupture avec 1830 et 1848 ? La participation massive des enfants qui a effrayé les adultes de 1871 est-elle l'expression d'une violence politique particulière à l'enfance, ou est-elle l'expression d'une simple violence mimétique ? Quels sont ses caractères propres ? Combien d'enfants ont combattu ? La difficulté de répondre à ces questions nécessaires vient du fait que les témoignages sont toujours indirects, pauvres dans l'ensemble, basés sur des témoignages visuels et ne sont pas relayés, ne serait-ce que par un récit d'enfant. Aucun de ceux qui ont combattu n'a laissé, jusqu'à preuve du contraire, de récit de son « aventure ». Les témoignages, pas toujours de première main, sont donc des regards d'adultes, d'hommes et de femmes sur des classes d'âge dont ils ont une perception apparemment confuse : qui est un enfant, qui est un adolescent, à cette époque ?

Les sources Elles sont de deux ordres, il y a d'une part les registres nominatifs des bataillons de la garde nationale et des corps francs conservés pour la plupart au service historique de l'armée de terre [6]. Ces registres quand ils sont bien tenus et non lacunaires mentionnent le plus souvent l'âge, le domicile et la qualité du garde. Ces documents en revanche ne sont nullement une preuve de l'engagement au combat des gardes nationaux incorporés, nous verrons plus loin pourquoi. Les dossiers des conseils de guerre [7] sont une autre source, parfois difficile à manier, car n'y sont mentionnés que les attendus du jugement. C'est quand on trouve des pièces annexes au jugement, dépositions, rapports de commissaires de police, que l'on peut rétablir des fragments d'histoires et de parcours individuels. Quant aux pièces concernant directement les enfants arrêtés, elles consistent essentiellement dans des listes d'enfants détenus à Versailles et à Bicêtre en juin 1871 ou sur les pontons, en septembre-octobre 1871, souvent ces enfants « disparaissent » en cours de route, soient qu'ils soient rendus aux familles qui les ont réclamés, soient qu'il y ait non-lieu et libération. Pas de rôles nominatifs permettant de chiffrer à un moment le nombre d'enfants qui se sont engagés. Une seconde catégorie de sources est constituée par les récits et journaux

laissés par les communards et les littérateurs de l'époque. Ils sont innombrables et suivent la courbe des opinions politiques de leurs auteurs et du temps. Le journal des Goncourt est par exemple une source de choix hostile à la Commune. D'autres ont fait dans « l'orgie rouge » comme le fait remarquer l'ancien communard Eugène Lissagaray dont l'Histoire de la Commune de 1871 [8] est remarquable par la quantité et la qualité des témoignages recueillis. Pour rédiger cet article, nous nous sommes donc appuyés sur le dépouillement des archives de plusieurs bataillons de la garde nationale fédérée et de francs-tireurs ainsi que sur les cartons renfermant les archives des unités spécialement constituées pour les enfants et les adolescents, les Pupilles de la Commune, celui des Vengeurs de Flourens et les Défenseurs de la République dits également les Turcos de la Commune [9]. L'échantillonnage restreint rend toute conclusion définitive sur la question des enfants impossible, on peut néanmoins observer des phénomènes qui se répètent et ont donc une valeur réelle quant à l'interprétation qu'on peut en faire.

Le cadre Paris est selon l'heureuse formule de Georges Duveau, « un gigantesque vaisseau mis à l'amarre par les Prussiens » depuis le mois de septembre 1870. La capitale, investie depuis le mois de septembre 1870, est en état de siège et défendue par 300 000 militaires et gardes nationaux. Elle connaît et c'est peut-être un des traits les plus étonnants de cette période, une vie politique riche et intense, un processus démocratique et électoral permanent, la résurgence de formes associatives révolutionnaires, les clubs, la pression de la rue et des organisations d'extrême-gauche alors que l'on est en guerre. La vie scolaire y est quasiment arrêtée, nombre d'écoles et de lycées ont fermé leur porte. Les enfants des familles qui ont choisi de rester à Paris, sont donc en partie livrés à eux-mêmes. C'est ainsi qu'au cours de l'hiver 1870-71, des bandes d'enfants et d'adolescents se livrent à la chasse aux chiens et aux chats qu'ils vendent aux boucheries, d'autres font de la contrebande de tabac et, lors des bombardements prussiens en janvier 1871, le commerce des éclats d'obus. Des activités plus ou moins anodines, à côté d'autres qui relèvent de la délinquance. Dès octobre 1870, certains enfants dépendent déjà des institutions et de l'autorité militaire. Ils s'enrôlent, place du Carrousel, au service des dépêches et au service d'édification des barricades ou rejoignent les corps francs, ils touchent un uniforme et une solde. A partir du 18 mars 1871, la situation change. La garde nationale fédérée s'empare du pouvoir. La guerre, de patriotique devient une guerre civile ; isolée du reste de la France, la Commune de Paris tente de réaliser son programme. Ces deux mois de « fête révolutionnaire » s'achèveront dans un bain de sang et par une répression sociale d'une

ampleur jamais vue. La participation des enfants au mouvement insurrectionnel est indéniable, W. Serman dans son ouvrage sur la Commune estime que « des dizaines de milliers de jeunes garçons y ont participé à un degré ou un autre » [10]. De ces milliers d'enfants et d'adolescents, nous n'avons malheureusement plus que des traces ténues pour tenter d'écrire leur histoire.

Les enfants et la Commune D'emblée, il convient de rapporter à une juste échelle le peu que l'on sait. Seuls trois bataillons de la garde nationale, sur les 250 à 300 unités constituées ont incorporé des enfants massivement : le bataillon des Pupilles, formé avec des enfants de toutes origines, dont beaucoup d'orphelins, enfants engagés volontairement et encadrés par des adultes, faut-il le préciser. L'autre, le bataillon des Vengeurs de Flourens constitué avec de nombreux adolescents entre 15 et 17 ans, 80% des effectifs, à en croire Verlaine dans ses mémoires [11]. Ces « gavroches » se feront tuer pour la plupart sur la barricade du pont d'Austerlitz, le 24 mai, les survivants se replieront sur Belleville où ils se feront massacrer le 27 ou le 28 mai. Le troisième bataillon est celui des Turcos, dont le commandant Wolff sera tué au combat, sans qu'on sache où ni comment. Nous n'avons quasiment rien retrouvé sur cette unité qui semble avoir donné des sueurs froides aux militaires qui recherchent en priorité les enfants et les adolescents ayant combattu dans ses rangs [12]. En somme, si l'on fait les comptes sur les 300 000 parisiens en armes au mois de mars, il faut défalquer les 40 000 hommes environ qui ont rejoint Versailles, puis tous ceux qui, au fur et à mesure de la dégradation de la situation ont prudemment quitté l'uniforme. Combien de gardes nationaux ont combattu réellement ? pas plus de 60 000 les meilleurs jours, et encore moins lors de la semaine sanglante, et sur ce total approximatif, on peut sans doute estimer à 2000 ou 3000 les enfants et les adolescents enrôlés sans qu'on puisse dire s'ils ont fait le coup de feu. Mais ils ne sont pas les seuls. Sans pouvoir donner de chiffres, d'autres enfants, ont été incorporés ou se font porter sur les rôles des bataillons fédérés. Leur présence est attestée par les billets d'engagement et leurs noms portés sur les registres des bataillons, quand ceux-ci subsistent. Il s'agit le plus souvent d'adolescents de plus quinze ans. Si l'on prend le cas des francs-tireurs du XII^e arrondissement (l'autre dénomination du bataillon est Les Enfants Perdus du XII^e), entre le 18 avril et le 16 mai 1871. Il y a 155 engagements [13] dont 15 adolescents de 17 ans et 2 de 16 ans, certains semblent avoir déjà une quasi « carrière » derrière eux, comme ce Jean Lamy, 16 ans qui s'engage le 12 mai et vient des francs-tireurs des Vosges. Ils ont donc à peu près l'âge ; l'âge légal de l'engagement était à 18 ans, mais à partir de 17 ans on pouvait

devancer l'appel, se faire recenser et s'engager. Ce phénomène a-t-il été généralisé ou s'agit-il d'un accident ? Toujours est-il qu'on observe des phénomènes similaires dans d'autres bataillons, comme au 34^e bataillon de la garde nationale, le bataillon de Clichy-la-Garenne, ou une compagnie regroupe une vingtaine d'enfants et d'adolescents entre 14 et 17 ans sur une centaine d'hommes [14] ! Ailleurs, on observe également ces séries d'engagements qui mènent, quant aux dates, jusqu'au 17-18 mai, lorsque les sources ont été conservées. C'est également le cas du 132^e bataillon de Levallois-Perret, un bataillon ouvrier comme celui de Clichy. Alors qu'on fait la chasse aux réfractaires au service [15], de plus en plus quand on en vint à sentir que l'affaire allait tourner mal. Tout au long des mois d'avril et de mai, des hommes viennent s'engager au bataillon. Cela pose d'ailleurs des problèmes considérables aux caporaux qui constatent que ces volontaires ne connaissent rien au maniement d'armes. Le 4 mai, c'est un maçon, Pierre Colas qui s'engage avec deux autres Levalloisiens. Le 7 mai, c'est au tour de Jean-Baptiste Panier et Charles Thomas, respectivement garçon maçon et journalier. Deux autres incorporations, le 9 mai. Le 10 mai, Victor Bablot, bonnetier, le 8 mai, Alexandre Parmentier, 81 ans, menuisier, rejoint le bataillon. Là encore, des enfants se présentent, comme le 30 avril le jeune Léon Drouet. Il est trop jeune, (11 ans) la 6^e compagnie le console et demande unanimement au comité du bataillon, de lui accorder un uniforme complet de garde national : « ce serait un acte d'humanité et de générosité dont il saura gré plus tard, nous suggérons, à la cause que son bon coeur portait à défendre et que sa faiblesse ne peut suffire à garder » [16]. Il n'ira pas au combat, comme le petit frère de la cantinière du bataillon, Jeannie Desfontaines, âgée de 20 ans, et qui sera tuée le 19 mai par un éclat d'obus. Alfred, un garçon de treize ans suit la 1^{re} compagnie de guerre, celle des carabiniers, en général, les meilleurs combattants, armés souvent de Chassepots et non de fusils à tabatière. Il est blessé légèrement à la face le 17 mai, nul document ne permet de déterminer s'il a fait le coup de feu ou si son rôle a été celui d'une mascotte et si d'autres enfants de son âge (en dessous de la barre des 15 ans) ont combattu dans ce bataillon. Un autre enfant originaire de Levallois, Auguste Choureaux, 12 ans, détenu à Bicêtre qui écrit pour attestation à ses parents le 21 août 1871 [17], sans que l'on sache les faits qui lui sont reprochés, semble avoir été le plus jeune des enfants de Levallois pris dans la tourmente. Au plus, peut-on signaler que les deux plus jeunes morts de Levallois, sont deux adolescents Pierre Barreaux, 16 ans, Charles Louis Bouillot, 17 ans, tués le 22 mai 1871. Ces engagements semblent en fait avoir gêné tout le monde. Au mois de mai, les rôles des compagnies indiquent que les officiers font la chasse aux gardes nationaux qui n'ont pas l'âge

ou sont « hors d'âge ». Des pères et leurs fils viennent aussi, comme Jules Baumgarden, 44 ans, qui vient avec son fils de 17 ans et demi. Chaque semaine, ce sont cinq ou six hommes qui s'engagent, mais ces enrôlements qui sont parfois ceux de vieillards, ou d'hommes proches de la vieillesse et de jeunes gens à la limite de l'âge légal de l'incorporation doivent plutôt être interprétés comme un aveu de faiblesse et un signe de détresse. A l'inverse, on voit parfois des officiers qui font carrément entrer leurs enfants et leurs femmes dans une de leurs compagnies, c'est le cas chez les francs-tireurs de la 12e Légion, où, l'état nominatif des femmes de la 3e compagnie, elles sont sept, indique aussi la date du jour de l'enrôlement des fils (ils sont quatre), les âges ne figurant pas sur ce document, il est possible que ces quatre garçons aient tous été des jeunes gens de plus de 18 ans [18].

Des motivations idéologiques ? Ces quelques observations, amènent inévitablement à se poser la question de la raison de ces engagements d'enfants et d'adolescents. Elles sont à l'évidence multiples. D'abord une raison économique, le blocus de Paris par les Versaillais et les Prussiens asphyxie la ville, même s'il n'est pas très étanche. Jusqu'au 22 mai, il semble que l'on pouvait traverser en certains endroits les lignes avec une certaine facilité, à en juger par le nombre de membres de la Commune qui abandonnèrent au dernier moment leurs ouailles [19]. Les trente sous par jour de la solde permettaient de survivre en une période de totale désorganisation des affaires et de chômage forcé. C'est très certainement une raison majeure. Le phénomène n'a pas échappé à certains membres du gouvernement de Versailles, le ministre de l'intérieur Ernest Picard et le colonel Corbin de la garde nationale, dans une note datée du 8 mai adressée au ministre de la guerre le soulignent : « ...Parmi les gardes nationaux qui combattent dans les rangs de l'émeute, un très grand nombre n'a pris ce parti désespéré que poussé par la faim et le besoin de vivre. J'ai eu à plusieurs reprises l'honneur de vous faire observer que si l'on avait pu assurer le service de la solde aux gardes nécessaires, on eût considérablement affaibli l'insurrection en lui enlevant la plus grande partie de ses adhérents ;... » [20]. Le 3 mai 1871, le capitaine Lignereux commandant la 6e compagnie du 132e bataillon présente sa démission, en raison de l'état catastrophique de ses affaires, il est marchand bonnetier. Sa démission ayant été refusée, Lignereux assurera son commandement jusqu'au 23 mai. Il y a ensuite l'environnement familial, on sait que des familles entières ont combattu pour la Commune, les enfants les plus jeunes ont pu épouser de manière primitive, l'idéologie des parents, des frères ou des oncles, ou y ont été poussés. Le jeune Drouet a un oncle au

comité du bataillon, Alfred a une soeur cantinière, les listes d'enfants détenus, établies par les militaires indiquent parfois qu'un père [21], une mère ou un frère plus âgé est détenu, soit sur un ponton, soit en prison. En même temps, rien ne permet d'infirmier qu'il n'existait pas chez les jeunes garçons qui se sont engagés, une politisation juvénile, une conscience des enjeux [22]. La politisation constante de la vie publique depuis le 4 septembre 1870, a certainement dû jouer, sans qu'on puisse le prouver de manière formelle, pour une partie d'entre eux au moins, sans doute les plus âgés. Un autre élément doit être aussi souligné, il vaut mieux avoir un uniforme, toucher une solde, plutôt que d'être apprenti-tourneur ou apprenti-passementier. La valorisation évidente qu'amène le port des armes et de l'uniforme, permettait peut-être de se faire reconnaître comme adulte à part entière par la communauté des adultes. Une hypothèse qu'il conviendrait de vérifier. Là encore, il faudrait savoir quelle perception de l'enfance et de l'adolescence on avait dans la classe ouvrière, et surtout comment les enfants et les adolescents se percevaient eux-mêmes ; où se situait pour eux le passage à l'âge adulte. Il convient de rappeler le nombre important des enfants travaillant dans l'industrie : En 1868, environ 100 000 enfants étaient employés dans l'industrie, dont 5000 âgés de 8 à 10 ans, 18 000 de 10 à 12 ans et 77 000 de 12 à 16 ans [23]. Comme l'a fort justement souligné Philippe Ariès [24], au début du XIXe siècle, adolescence et enfance, s'associent dans une même identité, en 1874, Victor Hugo, écrit dans Mes fils : « ...au père maître d'école succède le collègue. Le père tient pourtant à mêler au collège la famille, estimant qu'il est bon que les adolescents soient le plus longtemps possible des enfants.... » [25]. Résurgence et projection de son passé, ou vision commune partagée par le plus grand nombre ? Cette inexistence du terme adolescent est bien réelle chez les littérateurs du temps et, explique d'une part le flou régnant dans la désignation des jeunes communards, enfant de quinze ans, garçonnet, gamin, garçon, jeune enfant, enfant sans autre épithète et peut-être le fait que nombre de ces « adultes avant la lettre » [26] aient choisi de combattre s'affranchissant ainsi de lourdes tutelles, l'espace de la rue leur offrant en quelque sorte une liberté nouvelle.

La semaine sanglante et ses récits Du 22 au 28 mai, on se bat dans Paris où plus de 500 barricades avaient été élevées, certaines dès le 18 mars, par des hommes, des femmes et des enfants. La construction des barricades par des enfants ne retiendra pas notre attention, c'est un phénomène propre à toute logique insurrectionnelle. De nos jours, on a vu la chose se reproduire en 1944, à Paris, en 1989 en Roumanie à Bucarest et ailleurs. Les enfants qui nous intéressent

sont ceux qui ont porté les armes et les ont utilisées, ce sont ceux que les militaires recherchent. Les sources sont d'un maniement difficile. Les rapports des officiers généraux, d'une pudeur quasi indécente, ne mentionnent que rarement les faits. Confrontés aux récits faits par les témoins, puis repris par les historiens, on en arrive à des versions divergentes des événements. Si l'on prend ainsi le rapport du général Bocher sur la participation de sa brigade [27] dans les XV^e, VII^e, Ve, XII^e et XIII^e arrondissements, il ne mentionne pas l'incident de la rue Mouffetard : Le colonel Boulanger qui commande le 114^e de ligne a ainsi une chance étonnante : « à la tête de sa colonne, rue Mouffetard, il fut blessé grièvement par une balle de pistolet que lui tira, quasi à bout portant, un gamin de 10 à 12 ans qui était perché à cheval sur la botte d'une enseigne de cordonnier (l'enfant fut aussitôt abattu par la troupe) » [28]. Une autre version nous en est rapportée dans les souvenirs de Jean Allemane [29], qui situe l'incident rue du Pot de Fer Saint-Marcel à deux pas de la rue Mouffetard : « atteint par une balle à l'épaule, le colonel Boulanger donne le signal de la retraite... » Qui croire ? Allemane ne mentionne pas le tireur, alors qu'au cours de sa traversée de Paris, il s'est trouvé au moins deux fois sur une barricade où des enfants se battent seuls, comme rue des Boulangers : « Résolu à mourir, je tirais sans discontinuer. Mes deux compagnons, deux enfants d'une quinzaine d'année, faisaient de même... » [30], puis rue de la Bûcherie, où il se trouve en compagnie d'un autre gamin de quinze ans Leblond [31]. Son témoignage est néanmoins précieux car d'une grande sobriété ; Allemane, dans le premier cas a dû se servir d'un récit ou d'une « anecdote » qu'on lui a rapportée, mais n'a pas été un témoin visuel de l'incident. Autre témoin de choix, Jules Andrieu [32]. L'ancien chef du personnel de l'administration communale rapporte, alors qu'il affirme que la Commune n'a jamais donné d'ordres pour faire sauter et incendier Paris, une anecdote antérieure mais significative : « J'entends encore Cluseret raconter à la séance du 21 mai que lorsqu'il réoccupa le fort d'Ivry, il ne vit qu'un tonneau de poudre sous la porte et près du tonneau, un enfant de quatorze ans qui pleurait une mèche allumée à la main. Le jeune héros aurait enflammé son tonneau, mais il n'aurait fait sauter que lui et quelques pierres » [33]. Il faut signaler que parmi les témoins favorables à la Commune, il est le seul à évoquer de manière, très évasive, la participation d'adolescents aux exécutions d'otages [34], corroborant Fiaux qui dans son Histoire de la guerre civile de 1871, indique que Théophile Ferré (il s'en est défendu) a vidé la prison de La Roquette entourée de fédérés du bataillon des Vengeurs de Flourens et que le peloton d'exécution qui a exécuté Mgr Darbois, l'archevêque de Paris, était composé « surtout de jeunes gens, presque des enfants » [35]. Etaient-ce les survivants des Vengeurs et des Turcos ?

Autre témoignage, intéressant par le ton, celui de Georges Jeanneret [36], rapportant un article du Daily News, un quotidien anglais. Il s'agit de la barricade fermant les rues Hautefeuille et Saint-André des Arts : « ...la barricade, évacuée déjà par les fédérés, arrêtait cependant encore l'ennemi : il restait derrière cinq héroïques gavroches, qui eurent une grande chance d'échapper à la mort, un peu plus tard, en s'enfuyant juste au moment où les Versaillais, pénétrant par les ruelles du voisinage, tournaient la barricade. Avec ces cinq enfants était un homme du peuple, un ouvrier en blouse, qui se battait là, comme un héros de la liberté ». Peu importe ici, la véracité de l'instantané, ce sont les termes employés qui passionnent. Ils dénotent une instrumentalisation volontaire du combat des enfants, et que l'on retrouve chez pratiquement tous les anciens communards ayant légué des souvenirs sur l'insurrection, de Lissagaray à Allemane. Tous tentent de mettre en valeur le dévouement unanime à la Commune, des hommes, des femmes et des enfants. Les enfants sont en fait un enjeu, car porteur de l'avenir, de la résurrection du mouvement ouvrier qui est en passe d'être écrasé pour de longues années. Tous les adultes en ont conscience, ceci explique le credo des communards, merveilleusement exprimé par Jean Allemane : « Aimez la Commune comme la Commune vous a aimé ! » [37]. Ce fait est évidemment à mettre en relation avec le programme d'éducation mis en place par la Commune, éducation gratuite pour les filles et les garçons [38]. En même temps, il convient de souligner que le déchaînement des littérateurs anti-communards ne pouvait qu'amener les anciens partisans de la Commune et les observateurs distanciés à mettre en valeur le sacrifice des communards et établir un quasi-martyrologue [39]. Les enfants sont donc marqués par les événements. Les établissements fonctionnent mal, avons-nous dit, en outre les collèges religieux ont à supporter des persécutions allant jusqu'à l'expulsion par la force. Dans cette crise d'une violence extrême, cette agonie d'une ville, il n'est pas étonnant de retrouver des enfants aux premières loges. Combien de rues ont été défendues par des enfants ? qu'ils fussent accompagnés d'adultes ou non ? Certainement plus qu'on ne le pense.

Les sources que nous avons utilisées, non exhaustives, nous indiquent, si toutes sont fiables, ce dont on peut douter, qu'enfants et adolescents ont participé à la défense d'une quinzaine de rues [40]. Il est probable que d'autres rues et barricades ont été défendues par eux. Une seule rue, la rue Magnan semble avoir été défendue uniquement par des enfants, les Pupilles. Dans quatre cas, les enfants sont entourés de femmes, dans tous les autres cas, des hommes sont présents sur la barricade, parfois en très petit nombre, un ou deux. En

ce qui concerne les caractéristiques de cette violence enfantine, il convient de signaler le jusqu'au-boutisme de certains, comme ce jeune pupille arrêté avec une partie du bataillon le 23 mai au couvent de l'Assomption dans le XVI^e arrondissement, qui s'échappe et se fait reprendre le 25 mai sur la barricade du pont d'Austerlitz [41]. Le témoignage d'Edmond de Goncourt à propos de la rue Drouot, est du même ordre, souvent, les enfants et les adolescents se retirent les derniers des barricades, alors que les adultes se sont déjà repliés. Si rupture il y a, c'est d'abord dans la perception des adultes et des militaires, le général Appert dans son rapport sur les événements [42] et le colonel Gaillard sont obligés de consacrer deux pages à la participation des enfants, contre une seule aux femmes, c'est là un fait nouveau et qui est demeuré unique dans les annales des révolutions parisiennes.

Conclusions provisoires La participation des enfants au mouvement insurrectionnel n'est pas niable, elle a été sans doute plus massive qu'on ne croît, mais seule la découverte d'autres archives et le dépouillement systématique des rôles des bataillons permettraient de le confirmer. La majeure partie des garçons que nous avons croisés ont entre 14 et 17 ans, très peu de moins de 14 ans. A cet égard, il est peu probable que l'on en arrive à infirmer les conclusions de Jacques Rougerie [43]. Sur les 651 cas d'enfants arrêtés qu'il a étudiés, 75 ont moins de quatorze ans. Leur défense est simple : « il n'y avait pas de travail, c'est pour cela que je me suis engagé », rares sont ceux qui avouent avoir tiré leur paquet de cartouches ou avoir construit des barricades pour s'amuser, comme le jeune Alfred Leberg, un écolier de 11 ans [44]. Certes, on retrouve parfois de jeunes enfants sur les listes des bataillons. Mais les sondages effectués donnent à penser que de toute manière, ce ne sont que des cas isolés, un, deux, trois par bataillon, l'image globale du mouvement n'en sera probablement pas modifiée. En revanche, la participation des adolescents mérite d'être fouillée plus à fond, ils ont été nombreux, et pour eux comme pour leurs cadets, il semble que le bonheur ait été au cours de ces deux mois, dans la rue...

[1] Jules et Edmond de Goncourt, Journal, Mémoires de la vie littéraire, Paris Robert Laffont, 1989, Tome 2, 1866-1886. pp. 440-455.

[2] Nous avons choisi ce titre en raison du nombre important de bataillons qui choisissent cette dénomination. Les Enfants de la

Montagne Noire, les Enfants du Père Duchêne, Les Enfants perdus du XIIIe.

[3] Il s'agit du terme utilisé à l'époque, le plus souvent, un autre revient souvent pour qualifier les Communards, Les communeux.

[4] Victor Hugo a utilisé essentiellement ses souvenirs de 1830, 1848, et 1851 pour composer le personnage de Gavroche.

[5] Gustave Flaubert, L'éducation sentimentale, pp.287-88. Paris, Garnier, 1957.

[6] Série L. Y.

[7] Archives Historiques de la Guerre, dossiers des Conseils de Guerre.

[8] Eugène Lissagaray, Histoire de la Commune de 1871, Paris, Maspéro, 1972.

[9] Cartons Ly 75 132e bataillon de la garde nationale, Levallois-Perret, Ly 94 Franc-Tireurs (12e arrondissement) Ly 124, 126, 127 ; listes de prisonniers, Ly 7 Listes de détenus, femmes et enfants, Ly 45 (archives de 17e Légion et du 34e bataillon (Clichy). le carton censé renfermé les archives des Vengeurs de Flourens est malheureusement vide.

[10] W. Serman, La Commune de Paris (1871) pp. 285-287. Paris, Fayard 1986.

[11] P. Verlaine, Confessions, 2e partie chap. 16 et 17.

[12] Carton Ly 124, listes d'enfants détenus : apparaît très souvent en marge sur ce cahier, une annotation de l'officier qui a dressé les listes : a-t-il fait partie des Turcos de la Commune, avec un point d'interrogation.

[13] Carton Ly 94.

[14] Carton Ly 45 17e Légion, états des compagnies du 34e bataillon mai 1871.

[15] Carton Ly 45, Archives de la 17e Légion. Etabli lors du procès de Charles-Henri Ferdinand Gérard, un garde du 132e, membre du comité du bataillon, le rapport du commissaire de police de Levallois Berthye,

énumère les mesures prises par le comité et mentionne que le 22 mai, alors que les Versaillais pénétraient dans la ville, le fils d'un ingénieur, réfractaire au service fut forcé de suivre une compagnie qui réussira à rentrer dans Paris. D'autres cas antérieurs ou similaires sont visibles partout dans les registres et les journaux des compagnies.

[16] Carton, Ly 45.

[17] Carton Ly 124, liste d'enfants détenus, août 1871.

[18] Carton Ly 94, Etat nominatif des femmes de la 3e compagnie. francs-tireurs de la 12e Légion.

[19] Pour donner un exemple Henri Rochefort quitte comme par hasard, Paris, à la veille de l'entrée des troupes de Versailles dans la capitale.

[20] Carton Ly 75. La note se termine en recommandant d'assurer le logement et la solde aux gardes qui se sépareraient de l'insurrection, y compris à leurs femmes.

[21] Carton Ly 124, liste d'enfants détenus, le jeune Emile Leroy (son âge n'est pas indiqué), a eu son père, qualifié d'indigent, lieutenant au 248e bataillon. On en trouve d'autres dans ce cas.

[22] Il convient ici de rappeler l'anecdote célèbre rapportée par Tocqueville en 1848 et qui concerne l'économiste Adolphe Blanqui, le frère du révolutionnaire. Blanqui avait fait venir le fils d'un pauvre homme et l'employait comme domestique. Le soir du début de l'insurrection de juin, "il entendit cet enfant qui disait, en desservant le dîner de la famille : "Dimanche prochain (on était au jeudi), c'est nous qui mangerons les ailes de poulet" ; à quoi, une petite fille qui travaillait dans la maison répondit : "et c'est nous qui porterons les belles robes de soie"... cité par M. Agulhon, in *Les Quarante-Huitards*, pp. 161-162. Archives, Gallimard-Julliard, 1975.

[23] Pierre Jaclard, *Histoire sociale du Travail*, pp. 277 à 288.

[24] Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Le Seuil, Paris 1973, pp. 51 et suiv.

[25] Victor Hugo, *Mes Fils*, in *Oeuvres complètes*, tome XV, vol, Paris, Le Club français du livre, 1970, p. 554. Dans un autre texte, *Le droit et la Loi*, datant de la même période, Hugo retrace une altercation

avec des parlementaires de droite, cette fois-ci en 1849"...entendant un jour exagérer les droits du père (Hugo), leur jeta ce mot inattendu, les droits de l'enfant, in, Oeuvres complètes, p 589.

[26] Le terme est utilisé par Farhad Khoroskhavar dans son article dans ce numéro.

[27] Général de brigade Alfred Bocher, "Armée de Versailles, 2e Corps. rapport sur les opérations exécutées par la 1re brigade de la division pendant les journées des 21,22,23,24,25 mai 1871 ", Manuscrit F. 1318, Bibliothèque administrative de la Ville de Paris, 24 pages manuscrites.

[28] Marcel Cerf, "Les Journées de la Commune dans le XIVe arrondissement", Revue historique du XIVe arrondissement, n° 31, p. 55. Ce retrait du futur général Boulanger des opérations, masquant sa participation à la répression, lui vaudra ensuite sa popularité dans les milieux ouvriers.

[29] Jean Allemane, Mémoires d'un communard, Librairie socialiste, introduction de Michel Winock, Paris 1981, p. 121.

[30] Jean Allemane, op. cit., pp. 135 et suiv.

[31] Ibidem, pp.141 et suiv.

[32] Jules Andrieu, Notes pour servir à l'histoire de la Commune de Paris de 1871, édition de Maximilien Rubel et Louis Janover, aux Editions Spartacus.

[33] Jules Andrieu, Notes...p. 131.

[34] Ibidem p. 146 : "... Les enfants firent aussi chapelet, dans ces tueries improvisées de sang-froid. Mauvaise herbe croît toujours."

[35] Louis Fiaux, Histoire de la guerre civile de 1871, Paris, G. Charpentier, 1879, reprint AMS Press inc., New York, 1975, p. 528. On n'a jamais pu établir les responsabilités réelles dans les assassinats d'ecclésiastiques et d'otages, pas plus que lors de l'assassinat des généraux Lecomte et Thomas, le 18 mars 1871.

[36] Georges Jeanneret, Paris pendant la Commune révolutionnaire de 1871, Neuchâtel, 1872, pp. 236-238.

[37] Le désespoir et le sentiment de l'extermination étaient très vifs et justifiés par l'ampleur de la répression ; une curieuse chanson composée dans les geôles en juin ou juillet 1871 le montre. Intitulée Le 28 mai, les paroles du dernier couplet sont éloquentes : "Mais le plus triste dans cette grave affaire/C'est que privé de travaux journalier/Pendant ce temps tous les propriétaires/Chassaient nos mères et nos soeurs sans pitié./Pauvres enfants qui souffrent dans la fange/L'estomac creux et les pieds sans souliers/Voyez ils veulent anéantir la France/Et voir la mort de tous les ouvriers", Ly 127, pièce 286.

[38] Voir sur ce point Maurice Dommanget, L'enseignement, l'enfance et la culture sous la Commune, Paris, librairie de l'Etoile, 1964. pp. 53 et suiv.

[39] Pour donner un exemple de cette littérature anticommunarde, on trouve chez Jules Pau, au chapitre pétroleuses le récit suivant "Six autres (femmes) sont également arrêtées rue du Quatre-Septembre avec des enfants de douze à quinze ans. Rue Miromesnil, des femmes et des enfants sont pris portant des arrosoirs remplis de pétrole.", Edmond Dentu, La délivrance de Paris, sous-titré Histoire complète des 8 journées de mai, 1871, pp. 54-55.

[40] Quai de Jemmapes, Place du Château d'eau, Place Blanche, rue Mouffetard ou rue du Pot de fer Saint-Marcel, Pont d'Austerlitz, Pointe Sainte-Eustache, Rue Drouot, rue du Quatre Septembre, rue Magnan, rue du Faubourg Saint-Antoine, rue du Faubourg du Temple, rue des Bois, autour du Lac Saint-Fargeau, rue de la Bûcherie, rue Saint-André des Arts.

[41] Carton Ly 124.

[42] Général Appert, Rapport d'ensemble de M. le général Appert sur les opérations de la Justice Militaire relatives à l'insurrection de 1871. et Enquête parlementaire sur l'insurrection du 18 mars, Paris, Librairie Législative, 1872, 590 p.

[43] Jacques Rougerie, Le procès des communards, Cool. Archives Julliard, 1970, pp. 120-123.

[44] Ly 124. Alfred Leberg s'est échappé du domicile paternel, rue du Grenier Saint-Lazare, il est interrogé le 14 août 1871.